

5^e Année - N^o 188.

Le numéro : 30 centimes

23 Mai 1918.

LE PAYS DE FRANCE



Gal Degoutte

Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.

LES TROUPES ITALIENNES EN FRANCE



Tous ceux qui ont vu les troupes italiennes venues sur le sol français pour combattre parmi les nôtres ont été frappés de leur belle allure, de l'enthousiasme qui les anime et de leur équipement seyant. On les voit ici défilant devant leur chef, le général Albrecci, et le général Franchet d'Esperey, commandant d'un groupe d'armées.



Depuis la conférence d'Abbeville, sur le théâtre occidental de la guerre il n'y a plus qu'un front, qui s'étend de la mer du Nord à l'Adriatique ; et, de même que des soldats français se battent côte à côte avec les troupes italiennes, des Italiens sont venus se mêler aux troupes françaises. Le général Franchet d'Esperey, qui commande les armées auxquelles ces forces sont incorporées, est un de nos chefs les plus réputés. Le voici observant une attaque.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 9 au 16 Mai



LES Allemands ont de nouveau cherché à atteindre, par d'importantes opérations locales, un des buts qu'ils se sont donnés, c'est-à-dire la disjonction des forces franco-britanniques en Flandre. Pour cela, le 8 mai, ils font un gros effort contre le front La Clytte-Voormezele ; la bataille est annoncée par une violente action d'artillerie : cette affaire est l'une de celles dans lesquelles les Boches ont dépensé le plus de projectiles : sur un front de quelques kilomètres on comptait, a-t-on dit, une pièce par vingt hommes et par 5 mètres. Quant à l'infanterie, lancée, le moment venu, à l'assaut des positions, elle n'est pas inférieure à deux divisions. De vifs combats s'engagent sur la ligne attaquée. Au centre de l'attaque, l'ennemi réussit à pénétrer dans les premières lignes de l'armée britannique ; mais une vigoureuse contre-attaque, menée par les Anglais et les Français, l'en chasse le lendemain ; et ce même jour, les positions des alliés dans ce secteur sont intégralement rétablies. Les Boches ont donc subi un échec de plus, et leurs pertes sont, comme toujours, hors de proportion avec l'importance des moyens qu'ils ont mis en œuvre. Pendant que cette bataille se livre, l'ennemi attaque aussi aux environs d'Albert et de Bouzincourt. En ce dernier endroit, il est nettement arrêté au sortir de ses lignes ; mais vers Albert il réussit à prendre pied dans les tranchées avancées anglaises, sur un front d'environ 150 mètres, ce n'est pas pour longtemps : au bout de quelques heures nos amis le rejettent dans ses lignes en lui faisant des prisonniers.

Il y a à signaler une autre forte attaque, le 13, au sud-ouest de Morlancourt, village situé sur une éminence qui commande la voie ferrée Albert-Amiens et donne des vues sur la route Rouen-Valenciennes. Le mouvement offensif couvre un mille de front : une large préparation d'artillerie a précédé le départ des vagues d'assaut ; les premiers groupes ennemis arrivent à pénétrer dans les lignes avancées britanniques. Mais aussitôt les Australiens contre-attaquent, refoulent l'assaillant et lui font une cinquantaine de prisonniers.

A part ces trois tentatives assez sérieuses, mais qui ont été malheureuses pour eux, les Allemands n'ont pas fait de démonstration importante du 9 au 15 contre les positions alliées. Par contre, les Anglais et les Français, agissant ensemble ou séparément, ont en plusieurs endroits amélioré notablement leurs positions. Le 8 et le 9, c'est entre Somme et Ancre ; le 11, pendant que les Français avancent leurs lignes et font des prisonniers au nord-est de Locre, les Anglais exécutent quelques opérations avantageuses à l'ouest de Merville et, le 13, ils repoussent là une petite attaque. Le 12 les Français font une attaque au nord du village de Kemmel : elle leur permet d'améliorer leurs positions et de faire plus de cent prisonniers. Attaqués eux-mêmes dans cette région, vers Klein-Vierstraet le 13, ils repoussent les assaillants. On signale encore de nombreux combats de patrouilles un peu partout ; les Boches ne peuvent, en aucun endroit, se vanter du moindre succès : ils laissent, dans toutes ces affaires, des cadavres sur le terrain et des prisonniers aux mains des alliés.

L'artillerie allemande a, au cours de ces dernières journées, redoublé d'activité et de prodigalité. Le jour où elle préparait et soutenait l'attaque Clytte-Voormezele, ses détonations faisaient trembler le sol à 50 kilomètres de là.

Les communiqués français du 9 au 15 sont particulièrement réconfortants. Les Allemands, qui occupaient encore une importante partie du parc de Grivesnes, en sont chassés le 10 par une vigoureuse attaque de nos troupes, qu'avait préparée une intense et brève offensive d'artillerie.

Au cours de cette opération, nous faisons 258 prisonniers et nos hommes enlèvent à l'ennemi un matériel important. L'ennemi essaie vainement, le même jour, de nous surprendre sur nos nouvelles positions. Le lendemain est marqué par de nouveaux succès pour nous dans le même secteur et les secteurs voisins. C'est d'abord, au nord de Grivesnes, la réussite d'un coup de main, qui nous donne une quinzaine de prisonniers. Puis un gain de terrain appréciable, et la capture de 39 Boches et de plusieurs mitrailleuses, au nord-ouest d'Orvillers-Sorel avec, encore, l'échec de la contre-attaque allemande consécutive à ce succès de nos troupes. C'est enfin un gros échec de l'ennemi dans une attaque de nos positions du bois de la Gaune, au sud-ouest de Mailly-Raineval. Cette attaque, cependant, est quelque chose de plus que les coups de main habituels : préparée par une large diffusion d'obus, elle est exécutée par des troupes spéciales, qui déploient une vigueur remarquable. Grâce au brouillard, l'ennemi peut d'abord atteindre notre ligne dans la partie nord du

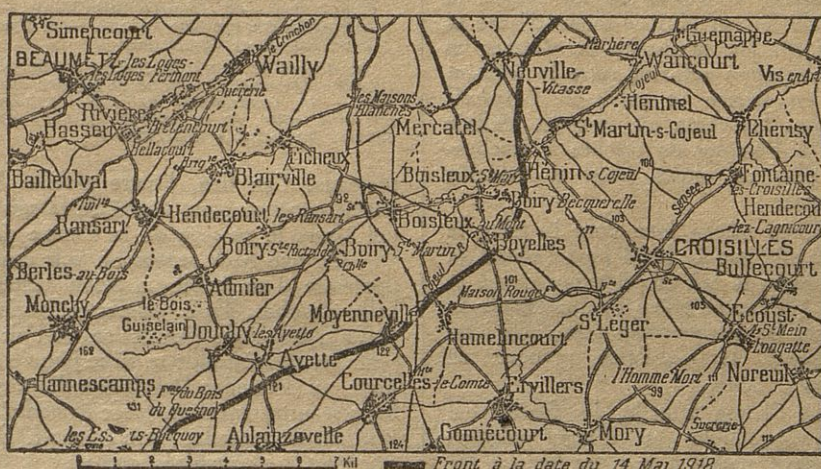
bois ; mais nos troupes ne tardent pas à le déloger, et l'obligent à battre en retraite après lui avoir tué beaucoup de monde et pris une centaine de prisonniers valides. Le 12 est encore une mauvaise journée pour les Boches : ils se font battre de nouveau en attaquant nos positions récemment conquises au nord-ouest d'Orvillers-Sorel : ils ont beaucoup de morts et nous laissent un certain nombre de prisonniers. Ils ne sont pas plus heureux en cet endroit le 19 dans une répétition de leur tentative.

Le 14 nos troupes font une vigoureuse attaque contre les positions ennemies au sud d'Hailles et, malgré la résistance acharnée qu'elles rencontrent, elles enlèvent, sur la rive ouest de l'Avre, un bois dont la possession par les Boches gênait notre commandement : elles font là soixante prisonniers de plus. Une forte contre-attaque, le lendemain, les trouve solidement établis sur cette nouvelle position, qu'ils conservent malgré les efforts de l'ennemi, et qui contribue à fortifier la défense d'Amiens par le sud.

Les secteurs de Champagne ont fourni leur contingent de nouvelles aux communiqués. Nous avons dans cette région exécuté avec succès quelques opérations et repoussé des tentatives de l'ennemi.

En Lorraine, le 10, au bois d'Ailly, plusieurs petites opérations de nos troupes ont été couronnées de succès ; le 13, nos détachements pénétraient dans les lignes allemandes au nord de Nomény. Ces deux affaires nous rapportent ensemble une soixantaine de prisonniers.

On a signalé en outre des incursions de nos soldats dans les positions allemandes : sur la rive droite de l'Ailette le 10 ; au nord-ouest de Thiescourt, dans le secteur de Sapigneul et en Woëvre le 11. Les Allemands ont essayé inutilement de nous attaquer, le 13, dans la région de Saint-Dié. Dans toutes ces affaires nos troupes ont fait des prisonniers et infligé à l'ennemi des pertes parfois assez lourdes sans qu'il ait pu réagir ensuite.



LA RÉGION DE CROISILLES.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL DEGOUTTE

En réponse à la demande que nous lui adressions pour nous autoriser à publier sa photographie, le général Degoutte nous écrivait :

« Je préférerais voir le Pays de France, si apprécié et si répandu, célébrer les hauts faits du corps d'armée qui s'est couvert de tant de gloire et encore tout récemment à la Malmaison et que j'ai le très grand honneur de commander. »

« Nous ne sommes, nous les chefs, que les collaborateurs de nos soldats et nous voudrions rester modestes parce que nous savons que c'est à eux que doit aller surtout la reconnaissance du pays. »

De telles paroles jugent le chef et les soldats.

Le général Degoutte est né le 18 avril 1866 à Charnay (Rhône). Soldat au 30^e régiment d'artillerie, il entre à Saint-Cyr le 29 octobre 1888 ; il sort dans l'infanterie comme sous-lieutenant au 4^e régiment de zouaves. Capitaine en 1896, lieutenant-colonel en 1912, il fait partie de l'état-major du commandant des troupes débarquées à Casablanca. Dans les premiers mois de la guerre de 1914 il est placé à la tête d'un état-major d'un corps d'armée ; il est alors colonel ; il passe brigadier le 25 mars 1916 et au mois d'août suivant il commande une division. Le 1^{er} septembre 1917, il est nommé général de division à titre temporaire et reçoit le commandement du 21^e corps d'armée.

Le général Degoutte a fait les campagnes de Tunisie, de Madagascar, de Chine, où il fut cité deux fois à l'ordre du corps expéditionnaire, d'Algérie, du Maroc.

Il est titulaire de deux citations à l'ordre de l'armée : l'une datée du 10 septembre 1917, l'autre du 5 novembre 1917. Voici le texte de cette dernière :

« Mis depuis quelques semaines seulement à la tête d'un corps d'armée d'attaque, a affirmé de nouveau, au cours des opérations sur l'Aisne, ses brillantes et solides qualités de chef. Après une préparation aussi habile que minutieuse, s'est emparé de positions fortement organisées défendues par des troupes les plus solides d'Allemagne et, poussant ses succès bien au delà des objectifs assignés, a capturé près de 4.000 prisonniers, 134 canons, 282 mitrailleuses avec un matériel considérable. »

Le général Degoutte a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 9 mai 1917.

LA FUSÉE D'OBUS

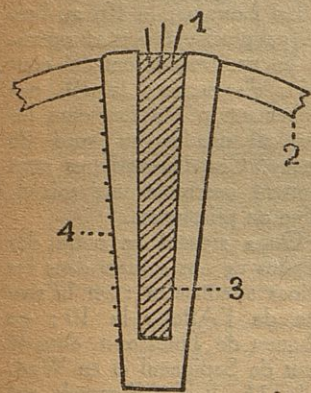
Lorsque les canons à longue portée, que nos artilleurs ont réduits au silence, lançaient de Crépy-en-Laonnois leurs projectiles sur Paris, beaucoup de personnes se sont demandé comment ces obus de marine pouvaient traverser de grosses épaisseurs sans pour cela modifier la sensibilité de leur système de mise de feu.

Ce fait est loin d'être mystérieux, il s'explique bien simplement : c'est le mécanisme de la fusée qui assure avec une précision mathématique la déflagration de l'obus.

La fusée est le complément indispensable de l'obus comme de tous les projectiles destinés à agir par explosion du contenu. En employant une image un peu hardie, on peut dire que la fusée est en quelque sorte l'âme du projectile. Sans elle, en effet, la masse de métal et de poudre resterait inerte et n'aurait pas plus d'effet qu'un boulet de fonte de l'artillerie des temps passés.

La fusée est une découverte de date relativement récente, bien postérieure à la découverte des projectiles explosifs. Il faut voir en effet l'homologue de la fusée actuelle, mécanisme délicat et relativement compliqué, dans la mèche allumée à la main des premières grenades.

Tous ceux qui ont vu exploiter une carrière de pierres savent que, pour progresser dans le roc, on procède par brèches successives à l'aide de coups de mines. Après avoir foré dans le rocher un fourneau, on le charge d'un explosif puissant. Il s'agit alors d'y mettre le feu, c'est là le point délicat et dangereux. Certes, dans les exploitations dont l'outillage est perfectionné, la mise de feu est assurée électriquement et par conséquent à distance, mais bien souvent encore, la mise de feu est plus ou moins directe et il est dès lors nécessaire de réserver un laps de temps suffisant entre le moment où l'on allume et celui où l'explosif déflagre. La chose est aisément réalisée grâce à l'emploi de mèches à combustion plus ou moins lente et calculée d'avance.



UNE FUSÉE PRIMITIVE

1. Brindilles de mèche. — 2. Corps de la bombe. — 3. Masse fusante. — 4. Graduation de la fusée.

bombes comme celles des premiers obus, étaient sujettes à caution ; elles s'éteignaient fréquemment et l'explosion attendue ne se produisait pas.

Le mécanisme de la fusée était, en effet, des plus simples, trop simple même ; un tube de bois doublé de laiton et rempli d'une composition fusante, quelques brindilles de mèche, c'était là toute la fusée. A mécanisme simple, mode simple de fonctionnement. Pour limiter la durée de combustion de la fusée, et par conséquent pour fixer le moment de l'explosion du projectile, on forait à l'aide d'une vrille un trou dans le tube, à une distance déterminée de son orifice supérieur. On rendait ainsi possible la communication entre la composition fusante et l'explosif. Des indications inscrites sur le tube et traduisant la durée des temps de combustion permettaient aux artilleurs de régler leur tir.

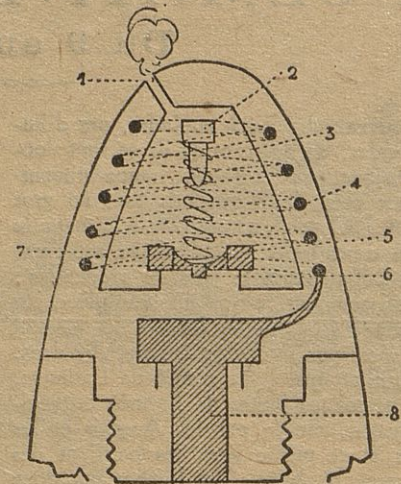
La fusée, percée au bon endroit et replacée dans la bombe, s'allumait au départ du projectile par contact avec la flamme produite par la déflagration de la poudre. La combustion se poursuivait pendant le trajet du projectile ; enfin, au moment voulu, le feu gagnait le contenu de la bombe en passant par le trou foré dans le tube.

Lorsque, vers le milieu du siècle dernier, on en vint aux canons rayés et à l'emploi des obus fusants, on fut dans la nécessité de trouver un modèle de fusée compatible avec les conditions balistiques du nouveau projectile et sa portée.

On eut alors l'idée de réaliser une fusée, liée plus intimement au corps de l'obus, formée d'une masse métallique creusée de trois ou quatre canaux longitudinaux correspondant tous par une de leurs extrémités à un évent et, par l'autre, à la poudre contenue dans l'obus. La longueur des canaux variait de l'un à l'autre et allait croissante du premier au dernier. La fusée pouvait donc permettre le tir fusant en quatre points objectifs progressivement éloignés de la pièce, mais ne permettait pas de tirer aux distances intermédiaires. Suivant les conditions de tir et avant de placer l'obus dans la pièce on débouchait tel ou tel évent. Le fonctionnement de la fusée était alors analogue à ce qui s'était produit pour le modèle plus ancien décrit précédemment.

L'adoption du tir percutant, c'est-à-dire de projectiles qui ne doivent exploser qu'après avoir touché le sol, nécessita une modification importante

dans la construction des fusées. Il ne fallait plus songer à obtenir l'allumage direct de la composition par la flamme du départ, mécanisme compatible seulement avec un tir préalablement fixé à une distance donnée. On substitua donc à la fusée brûlant pendant le trajet (caractéristique de l'obus fusant) une fusée qui ne s'allume qu'à l'arrivée et qui provoque immédiatement ou après un court instant l'explosion de l'obus. Cette fusée percutante



FUSÉE D'UN OBUS FUSANT

1. Orifice de dégagement des gaz de combustion. — 2. Marteau. — 3. Ressort. — 4. Trous du débouchoir. — 5. Poudre comprimée. — 6. Amorce fulminante. — 7. Spirale du système fusant. — 8. Système fusant et détonateur.

Au départ le marteau frappe la masse fulminante ; celle-ci allume la poudre voisine ; la combustion de cette poudre entraîne celle de la spirale fusante au niveau du point « débouché ».

Le réglage d'une fusée fusante peut encore se faire au moyen d'un double système de plateaux, l'un fixe, l'autre mobile. En tournant l'un des plateaux on amène entre un point donné de la spirale et la mise de feu, un canalicule qui assure le passage de la flamme de l'un dans l'autre.

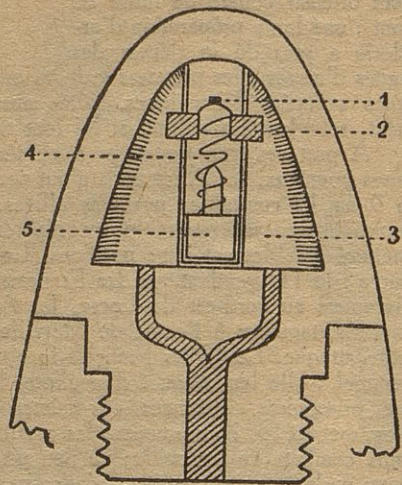
Ce que nous venons de voir des différents types de fusées va nous permettre d'en établir la classification, et cette classification répondra à celle des obus. Trois grandes catégories peuvent être distinguées : la fusée fusante, qui règle l'explosion en l'air du projectile à partir de quelques centaines de mètres de la pièce jusqu'à plusieurs kilomètres ; la fusée percutante qui détermine l'explosion du projectile au moment de son arrivée au but soit instantanément, fusée immédiate ou instantanée, soit après quelques fractions de seconde, fusée à retard. Enfin les systèmes fusant et percutant peuvent être combinés sur un même obus, c'est le type de la fusée mixte, fusée-percutante ou à double effet. La fusée fusante est toujours en tête de l'obus ; il n'en est pas de même des fusées percutantes, sauf pour celles des projectiles de l'artillerie de campagne destinés à agir tout au plus contre les plus faibles ouvrages ; elles doivent être d'une sensibilité extrême ; aussi sont-elles de même en tête.

Mais, au contraire, quand il s'agit de projectiles percutants à retard destinés au tir contre des ouvrages résistants, il faut éviter l'écrasement du système percutant. Ce projectile agit en deux temps. Tout d'abord la force vive du projectile, l'énergie cinétique acquise rompt la résistance des couches superficielles de l'obstacle, puis, l'explosion retardée de la charge d'explosif complète en l'augmentant l'œuvre de destruction de la masse du projectile.

Dans ces conditions la fusée arrière s'impose ; au moment où le projectile est arrêté par l'obstacle, une masselotte, sorte de marteau jusqu'alors maintenu écarté par un ressort, vient frapper un mélange fulminant et allumer la mèche de la fusée qui provoquera l'explosion.

De tout ce qui précède on peut conclure : que la fusée fusante destinée à des obus dont l'action est plus particulièrement dirigée contre les objectifs mobiles sera presque uniquement l'apanage des obus de campagne explosifs ou shrapnells ; que la fusée percutante est, au contraire, commune à tous les obus tirés contre des buts fixes ; on comprendra également pourquoi la fusée immédiate est surtout employée dans les projectiles des pièces de campagne et pourquoi les fusées à retard avec système avant ou arrière sont particulièrement employées dans les projectiles de l'artillerie lourde.

Si tous les obus n'éclatent pas, cela tient tantôt à la défectuosité de l'obus lui-même ou de sa fusée, tantôt à l'état du terrain, tantôt aux conditions du tir ; dans ce dernier cas, un obus qui frappe le sol suivant un angle faible a moins de chances d'exploser que l'obus qui le frappe sous un angle très ouvert.



FUSÉE D'UN OBUS PERCUTANT

1. Masse fulminante. — 2. Poudre comprimée. — 3. Masse à combustion immédiate. — 4. Ressort. — 5. Percuteur.

A l'arrivée le marteau frappe la masse fulminante et allume ainsi la poudre contenue dans la tête de l'obus ; cette poudre brûle plus ou moins rapidement (fusée immédiate et fusée à retard).

LA FUITE DEVANT LES BARBARES



Une de nos colonnes se rendant aux premières lignes croise des habitants de la Flandre qui fuient leur village incendié par les obus boches, et qui emportent sur tous les véhicules possibles ce qu'ils ont de plus précieux. On voit, à gauche, des paysannes transportant sur des brouettes des bois de lit ainsi qu'un fourneau de cuisine ; tandis que, à droite, d'autres, sans doute plus fortunés, ont entassé tout leur mobilier sur une charrette de cultivateur.

ZEEBRUGGE EMBOUTEILLÉ

Neuf heures et demie du soir, une nuit d'encre, peu de vent mais variable, une mer moyenne dont le clapotis mène ce vacarme particulier qui est si gênant pour écouter et définir les autres bruits, enfin une marée montante qui donnera l'éclat dans peu de temps.

Il y a des semaines qu'un vice-amiral anglais et sa flottille attendent le hasard de ces conjonctures-là réunies ensemble, hasard qui pouvait ne jamais se présenter, occasion qu'il faut saisir au vol pour réaliser le grand projet, car elle ne durera qu'un nombre de minutes restreint.

Le vice-amiral, c'est l'un des plus jeunes parmi les officiers généraux de la marine britannique : Roger-John Brownlow Keyes a quarante-cinq ans ; commandant un destroyer, il a jadis, en juin 1900, enlevé avec une poignée de matelots les forts de Takou à des milliers de Boxers ; il a pris une part active au combat d'Héligoland le 28 août 1914, au combat de Cuxhaven le 25 décembre 1914, à l'attaque des Dardanelles ; et il a conquis tous ses grades sur le pont d'un navire au feu de la grande guerre.

Son second, l'officier-aviateur de marine Frank-Arthur Brock, fils de Arthur Brock, que les Anglais appellent *King's pyrotechnist*, est l'inventeur des nuages artificiels employés sur mer pour dissimuler les manœuvres des navires ; et il est aussi l'initiateur du plan que l'on va exécuter en cette nuit si favorable.



VICE-AMIRAL KEYES
qui organisa le raid de Zeebrugge

La flottille est spéciale et de composition bizarre : des bateaux très vieux qui ont été remarquables il y a vingt-cinq ans, mais qui ne valent plus rien, des *ferry-boats*, ces bacs pacifiques et lourds que l'on emploie pour traverser la Mersey à Liverpool, des torpilleurs, des destroyers tout neufs et des canots automobiles ultra-rapides. En tout 70 bâtiments qui forment une escadre hétérogène et du plus singulier aspect.

Mais aussi cette escadre étrange est-elle parfaitement appropriée au but poursuivi.

Car le grand projet, c'est l'attaque, l'embouteillage d'Ostende et de Zeebrugge.

Opération de police maritime qui ressemble à la destruction d'un nid de guêpes, à l'enfumage d'un terrier de blaireau. Depuis qu'ils ont occupé la côte belge, les Allemands sont là, logés à merveille dans ces deux ports artificiels que le labeur belge avait construits pour d'autres destinées, et qui, à deux pas du « Channel » franco-anglais, servent de base aux sous-marins de Tirpitz et de Capelle.

Zeebrugge surtout, Bruges-de-Mer, dont les bassins excellents sont creusés au ventre des dunes de la côte et que dessert un chenal large de 116 mètres à la surface, de 50 mètres au fond. Ce chenal donnant directement sur la mer du Nord au milieu d'une grève ouverte à tous les vents et pour la protection duquel il a fallu bâtir dans le sable mou et la vase fluide une digue de béton en croissant large de 50 mètres, longue de 1.200 mètres, et contre laquelle viennent accoster les plus gros navires. Port magnifique dû à deux entrepreneurs français, Coiseau et Cousin, et réalisé à coups de millions.

Embouteiller Zeebrugge, c'est décapiter la guerre sous-marine allemande ou tout au moins reporter sa tête de ligne à des lieues en mer du Nord à Héligoland, à Cuxhaven, à Wilhelmshaven...

Et voilà pourquoi Keyes, Brock et leurs 70 navires guettent ardemment la nuit durant laquelle se mettront d'accord en leur faveur la mer, le vent et le ciel...

C'est la nuit du 22 au 23 avril 1918... Le jour vient de se terminer, un jour plus populaire que tous les autres en Angleterre, le jour de la grande fête nationale, le jour du patron glorieux du Royaume-Uni, le jour de ce saint Georges, baron féodal et guerrier « chevaleresque durement » à la mode ancienne, sous le heaume et l'armure de la tradition.

Keyes, Brock et leurs 70 navires fêteront saint Georges comme il plaît à un chevalier d'être fêté, en assénant en son nom un rude coup de masse d'armes sur le repaire ennemi, ainsi que le preux chevalier jadis attaqua le dragon de la légende...

Tous sont prêts. Nul espion n'a pu découvrir la raison du singulier armement. L'heure a sonné ; et Keyes est maintenant à quinze milles à peine de Zeebrugge...

Il a frappé son pavillon au mât du destroyer *Warwick*.

Et sur un ordre l'escadre se sépare en deux colonnes : car il faut attaquer en même temps les deux ports si l'on veut empêcher leurs flottilles de se prêter main forte.

Vers Zeebrugge marche *Vindictive*, un honnête vieillard de croiseur léger qui, né en 1895, a plus de vingt ans d'âge et est par conséquent dans la catégorie des caducs avec ses 5.850 tonnes, ses 10 canons de 152 ^m/_m, ses 8 pièces de 76 ^m/_m et ses 3 petits 47 ^m/_m, avec aussi sa vitesse modeste de 17 nœuds et demi. Il est encadré par les deux *ferry-boats* de Liverpool *Daffodil* et *Iris*, et avec eux attaquera directement le môle. Plus âgés encore, les croiseurs *Intrépide*, *Iphigénie* et *Thétis*, véritables ancêtres puisqu'ils datent de 1891, — le patriarcat pour les navires de guerre modernes ! — sont chargés de pénétrer dans le port et... d'y rester,

car n'étant plus bons à autre chose qu'à se transformer en écueils, ils ont mission de se couler eux-mêmes sur place au lieu le plus gênant pour la marine allemande. Une flottille légère commandée par le capitaine Collins servira de soutien à ces six combattants de caractère spécial.

Une force composée de manière identique prend le chemin d'Ostende, ayant pour chefs les vieux croiseurs *Sirius* et *Brilliant*.

Un double rideau de destroyers et de torpilleurs commandés par le capitaine Wilfrid Tomkinson, et de canots automobiles côtiers sous les ordres du lieutenant Welmann, tiendront la mer à titre de soutien. Des unités des flottilles françaises du Pas-de-Calais se sont jointes à ces forces britanniques.

Le signal est donné, l'attaque commence.

Tous feux éteints, *Vindictive* prend la tête, enveloppé ainsi que toute sa suite par un nuage opaque de fumées que produisent les appareils spéciaux des petits bateaux d'escorte et qu'une brise faible et irrégulière du nord-est pousse vers la terre comme un rideau protecteur.

Les Allemands ne se doutent absolument de rien ; la nuit est profonde ; il y a du brouillard naturel avec lequel les brumes artificielles se confondent à merveille ; la mer clapote ; les phares de la côte sont allumés et projettent paisiblement leurs lumières indicatrices...

Vindictive et sa compagnie, se guidant sur ces clartés, progressent dans le plus absolu silence.

Déjà du bord on entend les bruits qui indiquent l'approche de la terre : chocs clairs ou sourds du ressac qui heurte le sable des grèves ou tape à coups redoublés sur des maçonneries dont s'entrevoient les silhouettes...

Drapés dans leur nuage artificiel comme les divinités de l'épopée homérique, les bâtiments d'Angleterre, lentement, à petite vitesse pour mieux étouffer le ronflement des hélices, approchent toujours. Et maintenant le vacarme du ressac domine le clapotis de la houle.

Le but est là.

On va le toucher... dans le calme et le silence d'une nuit de printemps...

Et soudain la légère brise change de bord... elle passe du nord-est au sud-ouest... une longue risée court sur l'escadrille et la découvre, d'un large revers balayant tous les brouillards, le faux avec le vrai...

Un cri, vingt cris partent là tout près... car sur le môle de Zeebrugge les guetteurs allemands viennent de voir, à deux cents mètres de leurs yeux stupéfiés, se dessiner sous l'envol de cette brume une escadre tout entière, une escadre anglaise !

Et instantanément c'est l'enfer qui s'ouvre, un enfer de rage, un enfer de feux, un enfer d'étincellements et de vacarmes. Aux lueurs des phares s'ajoutent les éclairs fulgurants des projecteurs, les flammes blanches du magnésium, les gerbes d'étoiles des fusées, les nappes de lumière des obus éclairants. Le tapage irrégulier des vagues s'écrase sous le rugissement de l'artillerie moyenne, le déchirement des mitrailleuses, le tonnerre sans cesse grandissant des gros canons, les hurlements des sirènes, des klackson, le brutal éclat des torpilles, l'explosion ininterrompue des obus...

Trop tard ! Sous une rafale de feu, *Vindictive* a heurté le môle, le secouant au choc ; il jette l'ancre ; il s'accroche ; il s'agrippe... Des deux extrémités du môle les mitrailleuses, en feux croisés, le couvrent d'une nappe de balles ; du rivage les batteries de côte lui assènent leurs projectiles à tir accéléré... Aussi calme qu'à l'ordinaire, le commandant Carpenter, debout sur le pont supérieur, commande et est obéi comme s'il ne se passait rien d'extraordinaire...

Un ordre : 18 passerelles s'abattent du croiseur sur le parapet du môle, passerelles qui agitent le mouvement convulsif du ressac soulevant et laissant retomber *Vindictive* dont la membrure geint.

Et déjà le colonel Elliot qui commande les marins a été broyé par un obus, le capitaine Halahan, qui conduit les *blue jackets*, est fauché par les mitrailleuses... Les passerelles branlantes se déchiquètent... Qu'importe : il faut débarquer. En avant ! les hommes bondissent... Beaucoup tombent, les autres passent en bon ordre, dit le rapport officiel. Le lieutenant Walker a le bras arraché par un obus, il roule sur le pont et du seul bras qui lui reste salue ses troupes en criant : « Bonne chance ! »

Le môle est enlevé d'assaut, et la destruction commence à coups de lance-flammes, à coups de dynamite : 69 hommes sont affairés à l'œuvre de démolition pendant que le reste combat et, en quelques minutes, tout brûle, tout saute : le chemin de fer, les bâtisses, les hangars, le matériel. Le môle de Zeebrugge est un fouillis de ruines en flammes dans lequel se démenent les Anglais, sur lequel les Allemands, renonçant au corps à corps, font grêler la mitraille.

Cramponnés à la maçonnerie, les navires rendent coup pour coup ; sur le *Vindictive* les servants de la batterie avant sont tous tués, une seconde équipe les remplace, elle est hachée, un troisième armement s'installe et sert les pièces. Le commandant Carpenter, sous la rafale du feu, passe alors l'inspection du pont supérieur « qui est une vraie boucherie », dit le rapport qui ajoute : « et pourtant, quand il passait, les blessés et les mourants se levaient pour le saluer ».

Sur la proue, un artificier, dont c'est la première sortie de sa vie en



CAPITAINE CARPENTER
qui commandait le « Vindictive »

mer, lance des fusées éclairantes continuellement pour indiquer l'emplacement du phare aux autres bateaux.

Iris et *Daffodil* accostent en même temps, mais Carpenter, pour assurer la position de *Vindictive*, ordonne à *Daffodil* d'épauler le croiseur et de le pousser sur le môle. Opération fantastique que *Daffodil* réussit en plaçant ses bossoirs sous le flanc de *Vindictive* et en portant, par une audace folle de ses mécaniciens, ses chaudières timbrées à 18 livres de vapeur par pouce carré, jusqu'à 160 livres tant que dure l'opération pendant laquelle, détail inouï, *Daffodil*, malgré la furie du feu allemand, perd seulement un tué et huit blessés dont son commandant, le lieutenant Campbell.

Par contre *Iris* est terriblement éprouvé : le commandant Valentin Gibbs a les deux jambes emportées. Les lieutenants Bradfort et Hofkins, voyant que les grappins sont trop courts pour atteindre le parapet, les hissent eux-mêmes sur le môle et tous deux tués roulent à la mer entre la maçonnerie et le navire. Le lieutenant Spencer, blessé, prend le commandement de *Iris* que deux obus traversent, le premier tuant 49 hommes et en blessant 7, le second éclatant dans l'infirmerie, tuant 4 officiers et 26 hommes.

Pendant que se déroule ce formidable combat, les 3 croiseurs et leur escorte ont pris du tour et, d'un même élan, enveloppés de fumée « comme des volcans », tirant à toute volée, ils forcent l'entrée du port lui-même et piquent droit sur le chenal.

Thétis entre le premier « sous une tempête d'obus » ; mais il prend son hélice dans un filet, lutte en vain pour se dégager, et ne pouvant plus avancer se fait sauter où il se trouve, au beau milieu du port : tout l'équipage peut se sauver à bord du canot automobile du lieutenant Littleton.

Le lieutenant Stuart Bonham Carter conduit l'*Intrépide* à l'entrée du chenal ; il y est rejoint par le lieutenant Billyard Leake qui amène l'*Iphigénie*, et ces deux navires, longs chacun de 91 mètres et pleins de ciment, viennent se coucher mollement en dessinant un V dans le chenal lui-même... Une double explosion, les deux croiseurs sautent en même temps... Le canot du lieutenant Deaves recueille les équipages. Mais le lieutenant Bonham Carter, resté le dernier, doit se jeter à la mer ; or ses vêtements sont imbibés de chlorure de calcium : au contact de l'eau il

emmenant les équipages des navires sacrifiés : une vedette anglaise le broie d'une torpille. Une drague, le vapeur *Brussels* (pris jadis par les Allemands au capitaine Fryatt qu'ils fusillèrent), des canots, des bateaux de servitude, torpillés par les Anglais, sautent ou brûlent ; les canons allemands en riposte, au hasard, foudroient le port, le môle, les épaves, les canots... Du large les monitors anglais, avec une régularité mathématique, martèlent de gros obus les batteries allemandes. Deux nappes de feu et de fer s'entre-croisent sur le port dont l'eau jaillit en innombrables geysers...

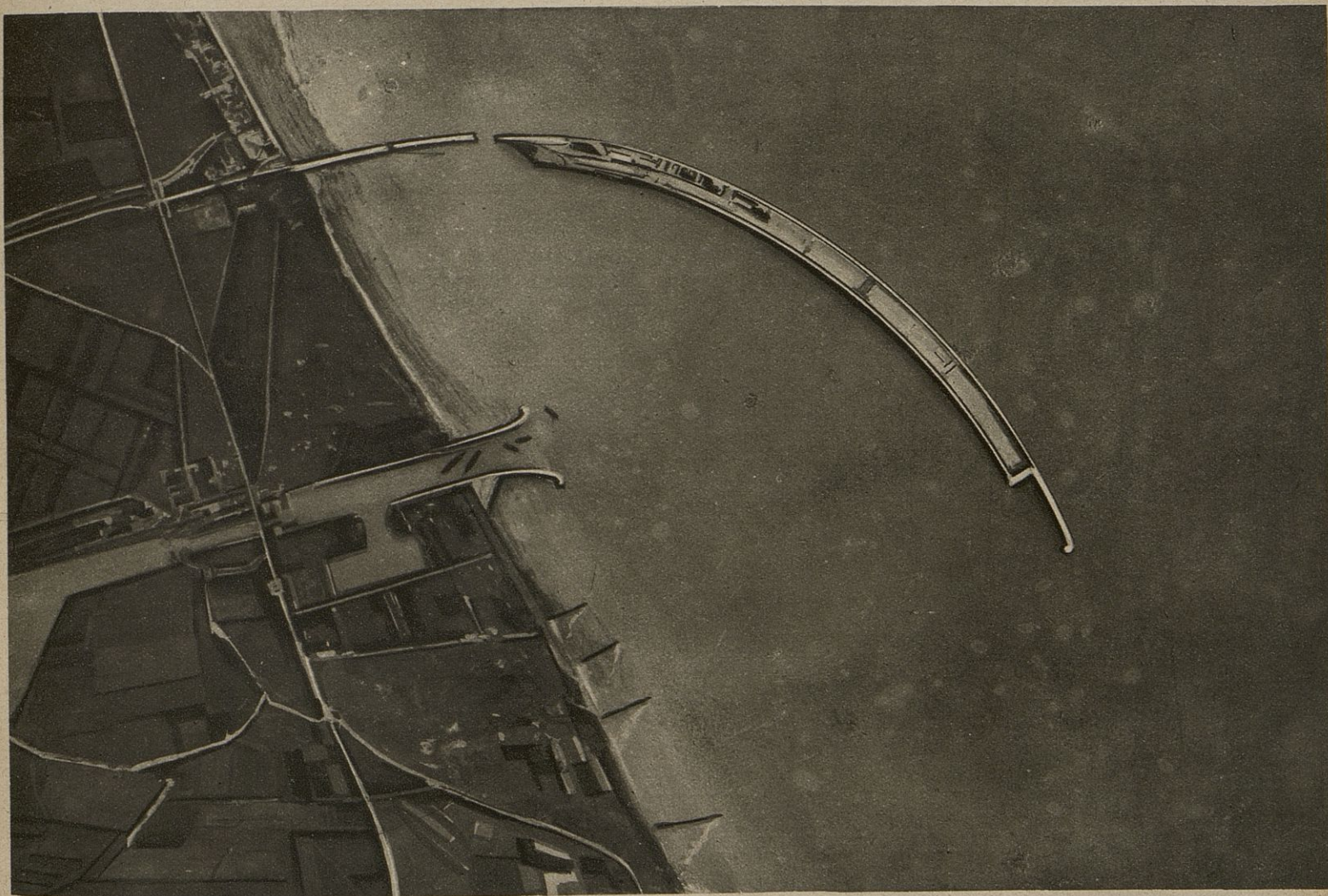
Et voici que l'œuvre est accomplie... En retraite !

Les survivants du débarquement rembarquent : *Vindictive*, *Iris*, *Daffodil*, trois ruines navales hachées de mitraille, mais naviguant toujours, se décrochent du môle broyé et flambant sur toute sa longueur de 1.200 mètres. Les contre-torpilleurs *North Star* et *Phæbé*, les canots, vedettes, torpilleurs sortent du port. Tous ensemble plongent dans la nuit, poursuivis par le tir furieux de 120 batteries de côte allemandes qui tonnent, rugissent ; mais ils sont protégés par la réplique cadencée des monitors qui foudroient le littoral, enveloppés par les divisions de soutien qui recueillent en même temps la division d'Ostende dont l'attaque trahie trop tôt par par une saute de vent a moins complètement réussi...

Au mât du *Warwick* monte ce signal : « Bien fait, *Vindictive* ! »

Et tandis que dans le petit jour s'éteint le grondement de l'artillerie allemande, l'escadrille victorieuse qui a perdu, tués, blessés et disparus, 588 hommes (dont le commandant Brock enseveli dans son succès), regagne, triomphante, les ports d'Angleterre.

Quant à l'attaque d'Ostende, elle n'était pas moins audacieuse que celle de Zeebrugge ; mais elle avait été contrariée dès le début par le brouillard et la pluie, qui empêchèrent la coopération aérienne. L'embouteillage du port n'avait pu être, de ce fait, que partiellement réalisé. Deux vieux vaisseaux, remplis de béton et que leurs équipages, sous un feu terrible, avaient coulés dans le chenal, ne le bloquaient pas absolument. Un contre-torpilleur léger, un sous-marin pouvaient encore, en prenant les plus grandes précautions, entrer dans le port ou en sortir. La marine britannique ne voulait pas en rester là. Une opération complémentaire fut décidée. *Vindictive*, tout déchiqueté par la mitraille allemande, devait l'exécuter et parachever l'œuvre du 23 avril. Il devait recevoir un nouvel équipage ; mais la plupart de ceux qui avaient pris part



prend feu et se met à nager, torche vivante sur laquelle les mitrailleuses allemandes, à quelques cents yards, concentrent leur feu. Un canot anglais se dirige sur lui, le ramasse et l'emporte...

Sur la gorge de la jetée qui forme pont, un groupe allemand de deux cents soldats pousse de terribles clameurs de joie ; un sous-marin anglais s'approche de ce cul-de-sac : évidemment trompé par les lueurs il va s'échouer, on le prendra intact... Cruelle erreur... Le sous-marin s'échoue, en effet ; l'équipage bondit à la mer... et une gerbe de flammes de cent pieds monte vers le ciel... Vingt-cinq mètres de jetée s'évaporent en même temps... Le lieutenant Sandfort a réussi son coup en plaçant son vieux sous-marin bourré d'explosifs à la base même du môle...

Une effroyable scène se déroule alors, scène de confusion et de destruction. Un destroyer allemand veut barrer la route aux canots angla-

à son bord au raid de Zeebrugge, revendiquèrent l'honneur de le conduire une dernière fois à la victoire.

Les préparatifs de la nouvelle expédition furent promptement faits.

Et dans la nuit du 9 au 10 mai, répétant son exploit malgré la défense des Allemands mis en garde par une si dure leçon, la marine britannique attaque à nouveau le port d'Ostende dans le chenal duquel le glorieux *Vindictive*, à son tour bourré de ciment, vient se coucher de toute sa longueur.

Ainsi, par deux coups d'audace et de méthode, les deux bases sous-marines allemandes des Flandres sont rendues indisponibles en grande partie pour un laps de temps dont les ingénieurs allemands peuvent seuls connaître la durée véritable.

GEORGES-G. TOUDOUZE.

SUR NOTRE FRONT DEVANT AMIENS



L'église de Villers-Bretonneux dresse encore son clocher mutilé au-dessus des ruines du village, qui était naguère un des plus florissants de la région.



Villers-Bretonneux a été le théâtre de luttes acharnées. De son château détruit par les obus, la grande porte d'entrée est seule restée debout.



Nos troupiers ne sont jamais embarrassés ; près de Villers-Bretonneux, une de leurs tranchées était garnie confortablement de meubles abandonnés dans le pays.



Si l'on n'a pas le temps de creuser de profonds abris, on dort dans des abris improvisés, tels que celui-ci, qui se trouvait près de Hangard.



Amiens reste un des principaux objectifs de l'offensive allemande maintenant enrayée, et les combats sont incessants dans la région par laquelle ils pourraient y accéder. Ce malheureux pays, que les Boches avaient dévasté avant de l'évacuer en 1917, commençait à renaître de ses ruines quand ils y ont ramené les horreurs de la guerre. Comme toujours ils se sont acharnés contre les églises. Ici, ce sont, à gauche, celle de Cachy ; à droite, celle de Hailles.

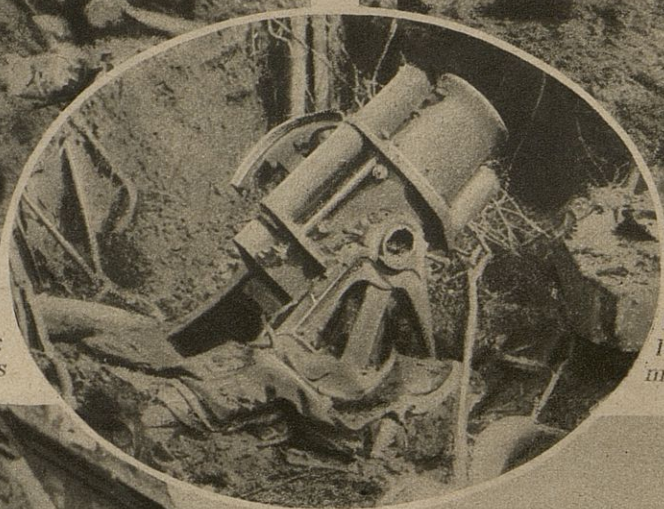
APRÈS LA BATAILLE DE GRIVESNES



Le parc de Grivesnes, après avoir passé de main en main, est finalement resté à nos braves troupes ; ses arbres sont tout déchiquetés

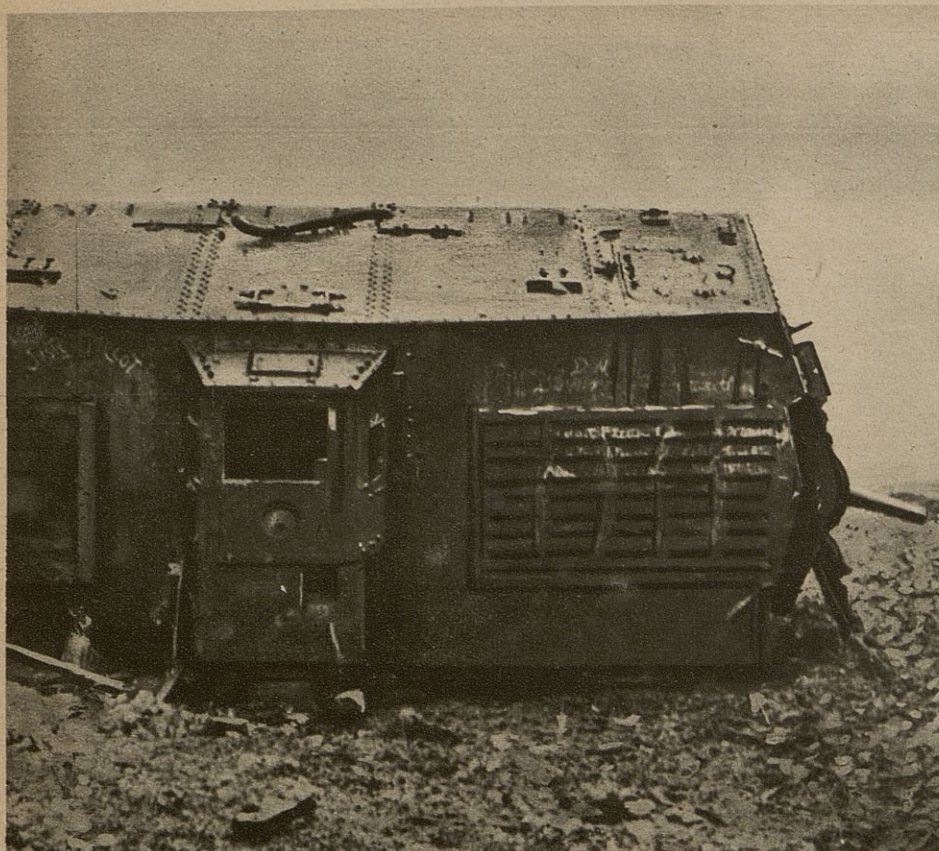


Un de nos tanks ramené dans nos lignes, glorieusement mutilé. Dans le médaillon, un lance-bombes allemand abandonné par les Boches.

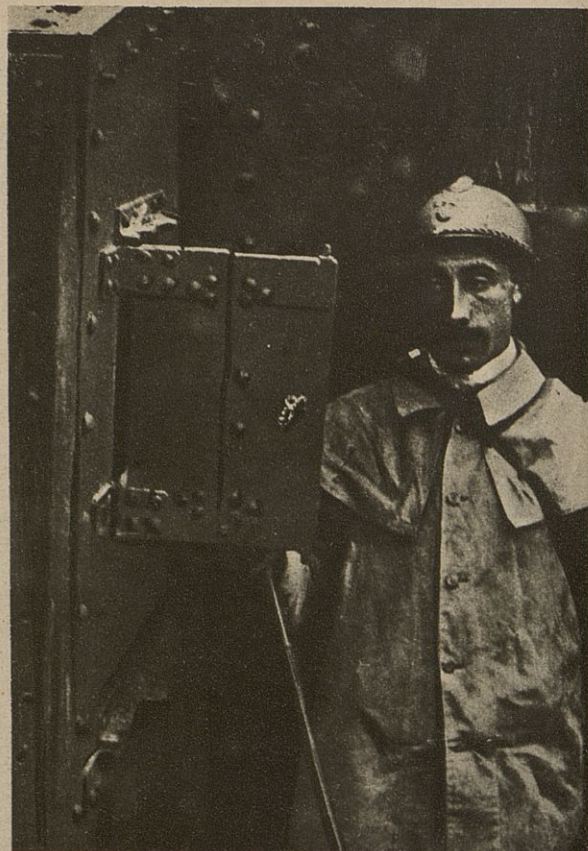


Les combats qui se sont livrés à Grivesnes, plusieurs jours durant, au début d'avril, ont été parmi les plus rudes de cette guerre. Autour du château, dont voici l'état actuel, la lutte alla jusqu'au corps à corps. Un colonel, par une fenêtre, faisait le coup de fusil comme les troupiers. Quand ses hommes n'eurent plus de cartouches, ils tombèrent sur les Boches à coups de crosse. La garde prussienne y fut décimée. Mais Grivesnes nous resta.

LES TANKS ALLEMANDS DANS LA SOMME



Un tank allemand, en assez bon état, gît dans une carrière où il s'est échoué. Nos soldats n'ont pas laissé à l'équipage du « cuirassé terrestre » le temps de le tirer de là ; ils se sont chargés du renflouage.



Entre autres blessures plus ou moins graves, celui-ci a eu ses œillères d'observation traversées par des balles françaises.



C'est dans le secteur de Villers-Bretonneux que les Allemands ont fait pour la première fois un large emploi de leurs tanks, dont le type ne diffère pas sensiblement de celui du tank anglais, mais qui sont plus fortement armés. Entre tanks britanniques et boches s'est livrée là, le 24 avril, une bataille en règle qui s'est terminée par la défaite de l'escadre ennemie. Voici un appareil allemand culbuté dans un ravin la chenille en l'air.

LA FOLIE D'UN ROI

Par JEAN DE LA HIRE

X

LE CAPTIF ET LE GEOLIER

Le 10 juin fut une journée de calme, réel à Neuschwanstein, apparent à Munich.

Au château, le comte Durckheim-Montmartin fit le vide autour du roi. La baronne Truchsess elle-même se résigna au désastre. Ses amis s'inclinèrent et disparurent. Sa cousine par alliance, Véra Dramiroff, la « petite comtesse », avait, de désespoir, pensé-on, quitté Munich.

A la ville, il en était autrement.

On croyait le coup d'Etat chose faite, Louis II reconnu fou et interné ou près de l'être, le prince Luitpold nommé régent, les ministres confirmés dans leurs fonctions, le Parlement prêt à ratifier sans discussion les faits accomplis.

Mais pour les conjurés, tout était encore à faire. Plus astucieux que brave, le prince Luitpold redoutait un « coup de tête » de son royal neveu ; les ministres et le D^r Gudden, assez mortifiés de leur ridicule aventure de la veille, avaient hâte d'en finir, de peur d'un mouvement loyaliste.

Il fut donc décidé qu'une nouvelle tentative serait faite, le lendemain matin, contre Neuschwanstein. Mais, cette fois, les conjurés resteraient chez eux. Plus d'ambassadeurs ni de formes protocolaires ! Les aliénistes, les infirmiers et les gendarmes : c'était tout ce qu'il fallait pour s'emparer d'un fou, fût-il roi !

Et, le 11 juin, dans la matinée, le D^r Gudden, le D^r Muller, quelques aides et un peloton de gardes envoyés de Munich se présentaient à la porte de Neuschwanstein.

Personne ne défendait l'entrée du château.

A ce moment, le roi Louis II se déterminait au suicide. L'amertume de la vie envahissait tout son être.

Il avait renvoyé à Munich, au lever du soleil, le comte Durckheim-Montmartin qui fut d'ailleurs arrêté à la gare par un officier d'état-major et immédiatement incarcéré. Auprès du roi ne restait que Weber, son premier valet de chambre, qui naturellement refusa de donner le poison que son maître ne parvenait pas à trouver. Et ce même domestique avait caché les quelques armes qui étaient encore au château.

Alors Louis II pensa :

— Il sera beau de mourir fracassé, comme par un cataclysme. Je me précipiterai des créneaux de la plus haute des tours.

Et il demanda la clef du donjon.

— Que Votre Majesté daigne attendre un instant, répondit le valet de chambre. Je vais chercher cette clef.

Il était bien déterminé à ne pas la donner, à la jeter dans le torrent.

Mais, dans l'antichambre, il s'arrêta, peu surpris d'ailleurs, car il s'attendait à tout. Un groupe s'avancait : le D^r Gudden très pâle, le D^r Muller très effacé, des infirmiers gantés de blanc et des gendarmes sabre au fourreau.

Interrogé par le D^r Gudden, le domestique répondit la vérité. Le roi était dans sa chambre ; Sa Majesté avait demandé la clef du donjon.

— Pourquoi ? fit le docteur.

— Je crains que Sa Majesté ne veuille se précipiter dans l'abîme. Aussi ne lui donnerai-je pas la clef.

Le D^r Gudden eut un mouvement de joie. S'emparer du roi par ruse, ne paraître devant lui que quand il serait déjà prisonnier, c'était bien plus facile que de l'aborder libre, et roi malgré tout, dans sa chambre.

— Allez chercher cette clef, dit-il au valet, et remettez-la au roi.

— Mais...

Voir les nos 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186 et 187 du Pays de France.

— Obéissez et soyez sans crainte. Le roi ne se tuera pas. Nous l'en empêcherons !

Weber avait ordre de Louis II de ne s'opposer à rien de ce qui pouvait survenir. Il obéit.

Dans le couloir obscur qui menait à l'entrée de la tour, le D^r Gudden embusqua ses infirmiers. Bientôt un pas décidé se fit entendre, et le roi parut, majestueux par sa haute taille et par l'air de gravité qu'avait son beau visage.

Et brusquement Louis II se vit entouré d'hommes inconnus. Il eut, d'instinct, un mouvement de recul. On le saisit aux bras. Il se dégagea d'une secousse. Mais aussitôt, suivi par les gendarmes de Munich, le D^r von Gudden s'avança, se montra et, avec cette brutalité qu'ont les lâches quand ils se sentent les plus forts, mais aussi avec hypocrisie, il dit :

— Sire, je suis chargé de la plus triste des missions. Sur le rapport de médecins aliénistes, le prince Luitpold a pris la régence. J'accompagnerai aujourd'hui même Votre Majesté au château de Berg. Si Votre Majesté veut bien l'ordonner, la voiture sera prête à 4 heures.

Louis II serra les poings et blêmit de colère. Ses yeux étincelaient. Redoutant un éclat, le D^r Gudden, déjà décontenancé, glissa plus près des gendarmes. Et soudain, Louis II haussa les épaules et avec un sourire de mépris :

— Comment osez-vous affirmer que ma raison est atteinte, vous qui ne m'avez pas observé ?... Ne vous suffit-il pas d'avoir fait enfermer, en

— Prends ce bijou et ce chèque. Il est antédaté. Il a donc valeur légale. Il est de vingt-cinq mille marks. Diamant et or, c'est peu en comparaison de ton dévouement...

Tel avait été le dernier acte du roi trahi.

Près de Hohenschwangau, une foule de Tyroliens barrait la route. Louis II n'aurait eu qu'à jeter un cri d'appel pour que les gendarmes fussent bousculés, la voiture envahie et lui-même délivré. Il se contenta de sourire et, par la portière, il fit un geste. Sombre, muette, la foule s'ouvrit — et le cortège passa.

Au château, le D^r von Gudden conduisit le roi vers la chambre qui lui avait été préparée. La chambre était transformée en cellule d'aliéné. Barreaux et treillis de fer aux fenêtres, portes condamnées, serrures énormes.

Méprisant et hautain, le roi dit :

— Ce n'est pas là ma chambre, monsieur.

Puis, avec son sourire d'écrasante ironie :

— Mais puisque vous avez pris la peine de l'arranger si confortablement à mon intention, je l'habiterai.

— Sire, répondit hypocritement l'aliéniste à la solde de Bismarck, il ne s'agit pour Votre Majesté que d'une cure de repos. Vous vous êtes plaint au D^r Gerster de ne pouvoir dormir. Les promenades nocturnes étaient la principale cause de votre insomnie. Ici, ne pouvant sortir, vous dormirez admirablement.

C'en était trop. Le roi frémit et, si grand, il sembla grandir encore. Ses poings se fermèrent, et ses yeux lancèrent sur le geôlier un tel regard de colère et de haine que le D^r Gudden recula.

— Sortez ! sortez ! gronda Louis II.

Et le docteur sortit.

Louis II se coucha. Mais ses pensées ne pouvaient que chasser le sommeil. Au milieu de la nuit, il appela un des gardiens. Il demanda ses vêtements qu'on lui avait enlevés. On les lui refusa.

Mais à l'instant où le guichet se refermait, une petite boule blanche en jaillit, lancée par une main rapide, et roula sur le tapis. Le roi la ramassa et se remit au lit. La chambre était éclairée par deux veilleuses : leur clarté suffirait-elle ? Louis II déroula le papier, le lissa de la main sur le drap et, à l'abri d'un coin de l'oreiller qui cachait le papier sans masquer la lumière, il regarda. Impossible de lire. Les caractères mal tracés, d'un crayon pâle, étaient imperceptibles. Mais

au bas et au coin du papier se distinguait très bien, plus net et plus appuyé, le mot : *Colombe*.

Calme, trouvant la chose naturelle puisqu'elle venait de sa cousine Elisabeth, impératrice d'Autriche, mais la jugeant surprenante parce qu'il croyait ennemis tous ceux qui, autour de lui, montaient la garde, le roi plus éveillé que jamais se leva de nouveau. Vêtu seulement de sa longue chemise de nuit, il se promena dans sa chambre. Il se serait bien approché d'une veilleuse pour lire le billet. Mais le guichet s'était rouvert, et deux yeux brillaient, épiaient. Le roi patienta. Ces yeux furent remplacés par d'autres. Mais la surveillance dura jusqu'au matin, sans s'interrompre une seule minute.

Et jusqu'au matin, Louis II se promena ainsi, frémissant, mais domptant ses nerfs à force de volonté, tenant dans sa main droite, de nouveau roulé en petite boule, le papier mystérieux.

Enfin, au premier rayon de soleil, le guichet se ferma.

— On va venir, se dit Louis. Mais j'aurai le temps, ne serait-ce que pendant qu'ils ouvriront la porte.

Tournant le dos au guichet, il fit comme s'il frottait ses doigts l'un contre l'autre. Il étala le papier sur la paume de sa main gauche et il put lire. Ce fut bref. Un sourire aux lèvres et un éclair de joie dans les yeux, il roula vivement le papier et l'avalait. Il avait lu :

« Le 13, promenade après-midi, aller au lac, se jeter à la nage près du mur d'enceinte du parc. Sur la route de Seeleiten, au coin du mur, voiture, et armes. Colombe. »

(A suivre.)



1874, mon frère Othon ?... Lui, du moins, était fou, hélas ! mais moi...

— Sire, interrompit grossièrement von Gudden, mes collègues et moi, qui avons signé le rapport, nous vous observons depuis des années.

— Et combien d'années mettez-vous maintenant à me faire disparaître ?

Et tournant le dos au D^r von Gudden, il se dirigea vers sa chambre. On le suivit. On ne le laissa seul qu'un instant, avec Weber. Il s'assit près d'une fenêtre et, dédaigneux de tout ce qui se disait ou se faisait autour de lui, il regarda le paysage ; ses yeux s'emplissaient de mélancolie ; ses lèvres avaient un pli de tristesse.

Quatre heures plus tard, le docteur invita le roi, maintenant bien détroné, à monter en voiture. Louis II obéit, ne voulant pas que les infirmiers le touchassent. Or, on l'aurait touché et même brutalisé s'il avait refusé de se soumettre. Un cavalier armé à chaque portière, la voiture se mit en route pour le château de Berg, lieu d'internement fixé, d'accord avec les médecins, par le prince Luitpold. Cette voiture était intérieurement munie de courroies à boucles combinées de telle sorte que, si le roi eût essayé la moindre résistance, il aurait été facilement immobilisé comme par une camisole de force.

Avant de sortir du château, il avait pu s'entretenir seul avec son valet de chambre.

— Je suis sans argent, mon bon Weber, lui avait-il dit.

Détachant d'un de ses chapeaux une agrafe ornée d'un diamant de grande valeur, il la lui remit. Puis il écrivit rapidement quelques mots sur une feuille de papier, et il reprit :

LES MORTS ALLEMANDS COUVRENT LES PLAINES DE LA PICARDIE



La grande offensive allemande du 21 mars, entreprise avec des moyens exceptionnels et qui devait briser définitivement, d'une seule ruée, la puissance militaire des alliés, a été nettement arrêtée par l'héroïque résistance des armées franco-britanniques. L'ennemi a dès lors cherché à atteindre son but par des opérations plus limitées, mais où il a déployé la même fureur, sans souci des pertes effroyables que subissent ses divisions. Aussi, où que l'on aille, dans la Somme où cette photographie a été prise, ou en Flandre, partout où les Allemands attaquent, on voit, quelle qu'ait été pour eux l'issue de la lutte, le champ de bataille jonché, comme ici, de leurs morts.



ECHOS



L'ESSAI DES SOUS-MARINS

Les ingénieurs établissent les plans des sous-marins sur des calculs se rapportant à la résistance des matériaux. Sachant qu'un sous-marin doit pouvoir plonger à 50, à 60 mètres, ils calculent l'épaisseur à donner aux tôles et le calibre à donner aux poutres métalliques.

Mais souvent les calculs ont donné de mauvais résultats, et des sous-marins qui auraient dû, en théorie, résister à la pression qu'ils supportent à 60 ou 90 mètres de profondeur se sont écrasés. Il est donc bon d'essayer un sous-marin avant de le mettre en service. C'est pourquoi, en Italie et aux Etats-Unis, les ingénieurs ont imaginé des « éprouvettes » qui montrent si réellement un sous-marin donné peut sans danger plonger à une profondeur donnée.

Ce sont de vastes tubes, des tunnels en acier très fort où l'on fait entrer le sous-marin, avec des observateurs à l'intérieur. On remplit le tube d'eau, puis à la presse hydraulique on établit dans cette eau la pression existant à 50, 60, 90, 100 mètres de profondeur. Les observateurs, à l'intérieur, examinent les effets de la pression sur les tôles et les membrures ; par téléphone ils communiquent avec l'extérieur, ce qui permet d'interrompre l'essai si quelque vice se manifeste.

Le constructeur est ainsi exactement renseigné sur la valeur de sa construction, et il n'y a plus de risque pour la vie de l'équipage.

L'éprouvette à sous-marin a été imaginée par l'ingénieur Laurenti : elle rend de grands services et évite des désastres possibles, des désastres qui se sont certainement produits dans le passé.

TRUFFES ARTIFICIELLES

On lit dans un excellent ouvrage de M. A. Rolet, sur *Les conserves de légumes et de viandes* (Encyclopédie agricole), que l'industrie fabrique des truffes artificielles avec de la pomme de terre grillée, aromatisée avec des éthers. Ce produit serait excellent et s'écoulerait en grandes quantités, paraît-il. Tant mieux. Mais il est abusif de le faire payer comme truffe.

A propos de truffe, sait-on qu'il existe une pierre naturelle qui a reçu le nom de truffite et qui sent la truffe à plein nez. Elle embaume... Et l'odeur est très persistante. Si la chimie inorganique peut produire l'odeur de la truffe, il ne faut pas s'étonner que le chimiste ait pu obliger celle-ci à la lui fournir sur ordre.

LA SALINITÉ DE LA MER

La mer est salée, c'est entendu. Mais elle l'est à des degrés divers. Les différentes mers contiennent, par litre, des quantités différentes de sels divers, parmi lesquels le sel marin ou sel de cuisine est prépondérant.

Les écarts sont très considérables et les variations sont du simple au vingtuple. Ainsi la Baltique est très pauvre en sels. A Cronstadt, elle ne contient guère que 2 grammes de sel par litre ; sur les côtes de Bothnie, 5 grammes. La Baltique est presque une lagune, et plutôt un estuaire de fleuves qu'une mer véritable. La mer du Nord, non plus, n'est pas très salée, mais elle l'est plus que la mer Noire et la mer d'Azov, qui contiennent 17 et 11 grammes de sel par litre, respectivement. La baie de Baffin, le Pacifique et la mer des Indes présentent des eaux véritablement salées, avec 33 et 35 grammes



de sels. L'Atlantique en renferme 36 ; la Méditerranée plus encore, 38 grammes. Dans le bassin méditerranéen il y a en effet une évaporation assez intense, qui concentre les eaux de la mer. C'est encore plus vrai de la mer Rouge, qui reçoit peu d'eau douce et perd beaucoup par évaporation : de là le chiffre de 43 grammes par litre.

Mais le chiffre le plus élevé est fourni par la mer Morte, ou lac Asphaltite. Cette mer,

ou ce lac, a eu autrefois une étendue plus considérable ; la mer Morte occupait une superficie plus grande, comme le démontre sans peine la géologie, et avait une profondeur plus grande aussi. Elle a autrefois communiqué avec la mer. Mais séparée de celle-ci, ne recevant pas de fleuves importants, elle se réduit peu à peu par évaporation.

Le résultat est que les eaux sont moins abondantes — d'où rétrécissement et diminution de profondeur — et plus salées. Elle renferme 67 grammes de sel par litre ; elle est saturée. C'est à ce point que le sel s'y précipite et qu'en divers endroits on n'a que la peine d'en ramasser les morceaux. Elle disparaît, laissant à sa place un dépôt de sel ; elle fera exactement ce qui se passe dans les marais salants. C'est ce que l'on constate aussi pour le grand lac Salé, aux Etats-Unis.

La salinité des océans est donc très variable, ce qui tient aux différences dans les apports d'eau douce et dans le taux de l'évaporation.

On a essayé d'évaluer la masse des sels principaux contenus dans les océans, et on est arrivé à ce résultat que ceux-ci contiennent, en sel de cuisine seul, cinq fois le volume de la chaîne des Alpes.

LES MŒURS DU CORBEAU

Le corbeau n'est pas un animal toujours commode. Il lui prend parfois des fantaisies collectives qui peuvent être désagréables à l'homme.

Il y a plusieurs années déjà, en 1899, aux environs de Toul, à Royaucourt, un marchand de marée qui promenait, pour la débiter, une provision de harengs, se vit tout à coup enveloppé par une bande de corbeaux qui se jeta



sur les harengs avec avidité. Le marchand protesta. Il savait bien que ces messieurs ne lui payeraient pas ses harengs : il défendit donc énergiquement sa marchandise. Mais les corbeaux avaient leur plan : ils menèrent une vigoureuse offensive contre leur adversaire, ils l'entourèrent et l'assaillirent à coups de bec. Il eut bientôt le visage en sang. Pourtant il triompha. Les corbeaux, malgré leur nombre, n'étaient pas de taille à mener l'affaire à bien et durent abandonner la partie, non toutefois sans avoir sérieusement blessé au visage le pauvre marchand.

L'année précédente, on avait pu voir les corbeaux se livrer à une agression similaire contre l'homme. A Sassari, en Italie, un cheval était mort et gisait sur le terrain appartenant au fermier dont il avait été le serviteur.

Les corbeaux s'en aperçurent et accoururent pour faire un festin. Au second jour le fermier en eut assez de cette ripaille — pourquoi ? on ne sait, car en réalité les corbeaux lui rendaient service en le débarrassant de cette chair corrompue — et il tira des coups de fusil sur la bande de nécrophages, en tuant plusieurs. Les survivants prirent la chose fort mal, et attaquèrent le fermier en force, le piquant avec vigueur au visage et à la tête. Il dut céder et eut beaucoup de mal à arriver à la maison et à s'y enfermer à l'abri de cette bande d'oiseaux irascibles.

LE BUIS

La forêt de Laruns, au voisinage du col d'Aran, dans les Pyrénées, est une de celles qui possèdent les plus beaux buis. Le buis pousse volontiers dans les endroits où la grande végétation ne s'est pas établie et croît bien sous le hêtre. Les forestiers le voient de bon œil, car il est utile au reboisement en servant de couvert aux jeunes sapins dont il protège la croissance.

Actuellement le diamètre est de 8 centimètres : on pourrait le porter sans inconvénient à 10 ou 12. Dans la forêt de Laruns on trouve de forts beaux buis ayant de 2 à 5 mètres de hauteur, et qui ont parfois 40 centimètres de circonférence.

Le buis est utilisé dans le pays : il sert principalement à fabriquer les grains de chapelet qui sont ensuite montés à Bétharram, à Saumur,

à Ambert ou La Louvesc. Les bûches du buis sont débitées au moyen du tour. Le buis est assez abondant dans les Pyrénées en général.

POUR UTILISER LE NIAGARA

Le Niagara est une fort belle chose à voir. Mais quand on considère la force motrice qu'il pourrait fournir, on se dit que la vue en coûte très cher.

En gens pratiques, beaucoup d'Américains se disent, et disent tout haut aussi, qu'il faut faire cesser cette anomalie. Il faut utiliser le Niagara à fond. Et les touristes, demandera-t-on ? Mais les touristes auront leur jour. Un jour par semaine, le dimanche, où les usines ne travaillent plus, on fermera celles-ci et on permettra à l'eau, au lieu de faire tourner des turbines, de couler par son lit normal et de réjouir la vue des touristes.



Le Niagara peut engendrer des millions de kilowatts : il serait absurde de les laisser perdre. Mieux vaut les utiliser et économiser le charbon. En semaine il produira ses 10 millions de kilowatts ; les dimanches et jours de fête, si l'on adopte la proposition faite, il n'en produira qu'une faible proportion et il coulera en chute pour la grande joie des touristes.

Cette solution aura un avantage. Elle reculera la disparition de la chute. En tombant l'eau use la roche, et la chute recule graduellement vers le lac. Si l'eau ne passe pas et n'use pas la roche six jours sur sept, la chute durera plus longtemps, c'est certain. Et en faisant une bonne affaire on prolongera l'existence d'une beauté naturelle de caractère vraiment grandiose.

MACHINISME ET ÉCONOMIE

Il se fait beaucoup de conserves de pois à la belle saison ; elles constituent un plat excellent.

Cette industrie, qui a pris un grand développement en France, a excité l'ingéniosité des inventeurs. L'un d'eux, M. Navarre, a imaginé la machine à écosser les pois. Cette machine ne perd pas son temps. Elle traite environ 750 kilos à l'heure. Or, que coûte-t-elle d'entretien ? Le calcul a été fait. L'écosseuse mécanique, y compris la force mécanique, coûte 5 fr. 50 ou 6 francs les 1.000 kilos de pois en cosse (rendant 300 kilos de pois écosés). Or l'écosseuse à la main coûterait de 50 à 60 francs.

FRAISES DE BRETAGNE

La fraise se cultive partout en France. Il y a toutefois des centres où cette culture est plus développée, et Plougastel et ses environs constituent un de ceux-ci.

Il faut dire que le climat lui est favorable. Le site est exposé au midi, abrité contre les vents du nord, tiédi par une mer qui s'est chauffée dans le golfe du Mexique ; le climat est très doux. Dans son *Voyage en France*, M. Ardouin-Dumazet rappelle qu'il y a cent ans un voyageur y notait avec surprise la culture du melon en plein champ, et l'abondance des fleurs et des fruits. Le climat est si doux que les légumes y viennent six semaines plus tôt qu'à quelques lieues de distance.

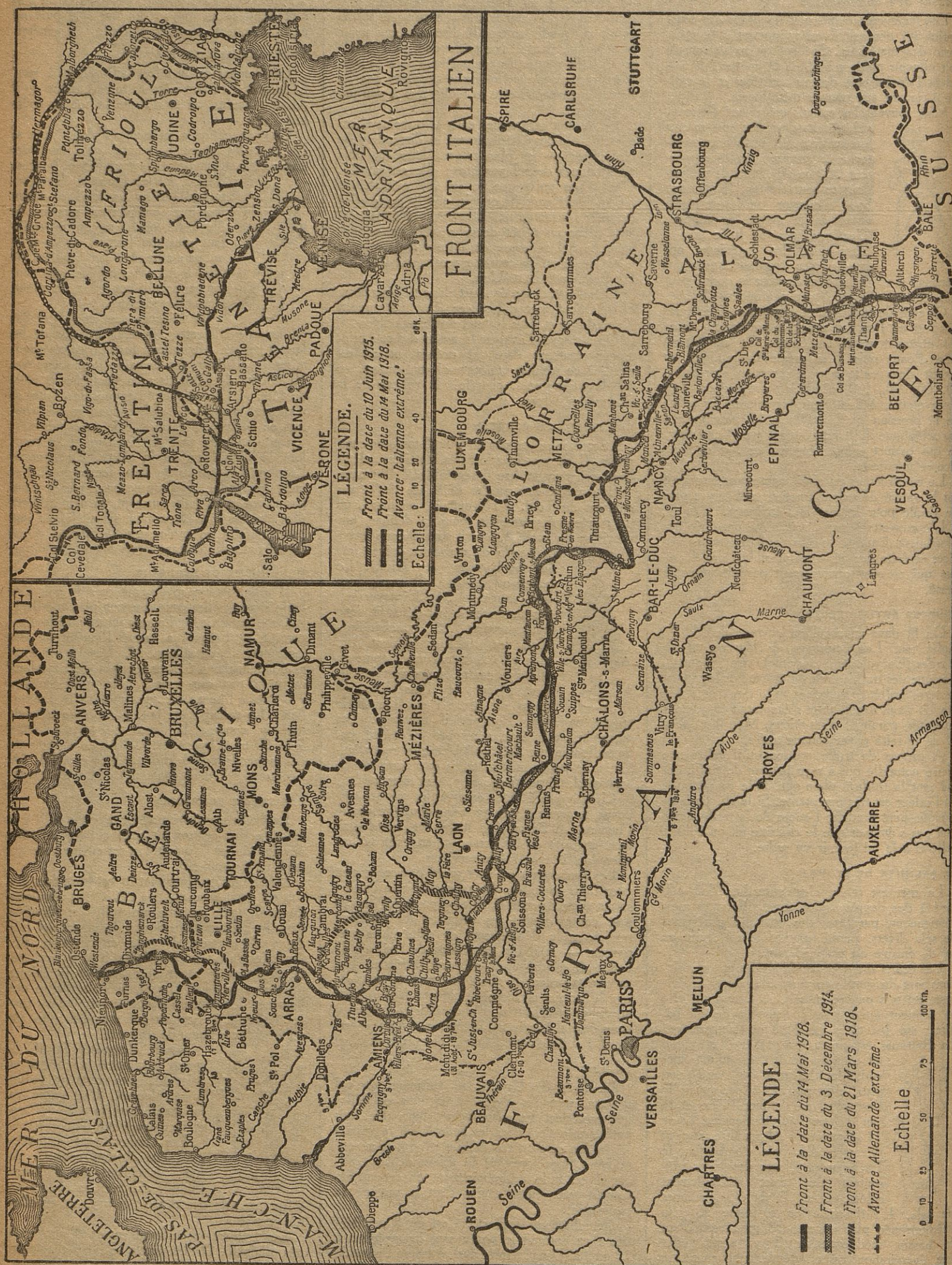
Aussi Plougastel fait-il un grand commerce de fruits et primeurs, pois verts et fraises principalement. Une partie va en Angleterre, le reste à Paris et dans les usines de conserves.

Les fraises sont cultivées dans des champs entourés de haies de chênes, sur de hauts billons, afin que les racines ne soient pas trop dans l'eau ; le pays est en effet très pluvieux.

Les fraisiers se cultivent encore d'une façon très originale. On les plante en plein champ en même temps que se font les semailles. Ils poussent à l'abri du blé, et dès que celui-ci est moissonné, ils prennent un vigoureux essor et, l'année suivante, produisent abondamment, restés seuls maîtres du terrain.

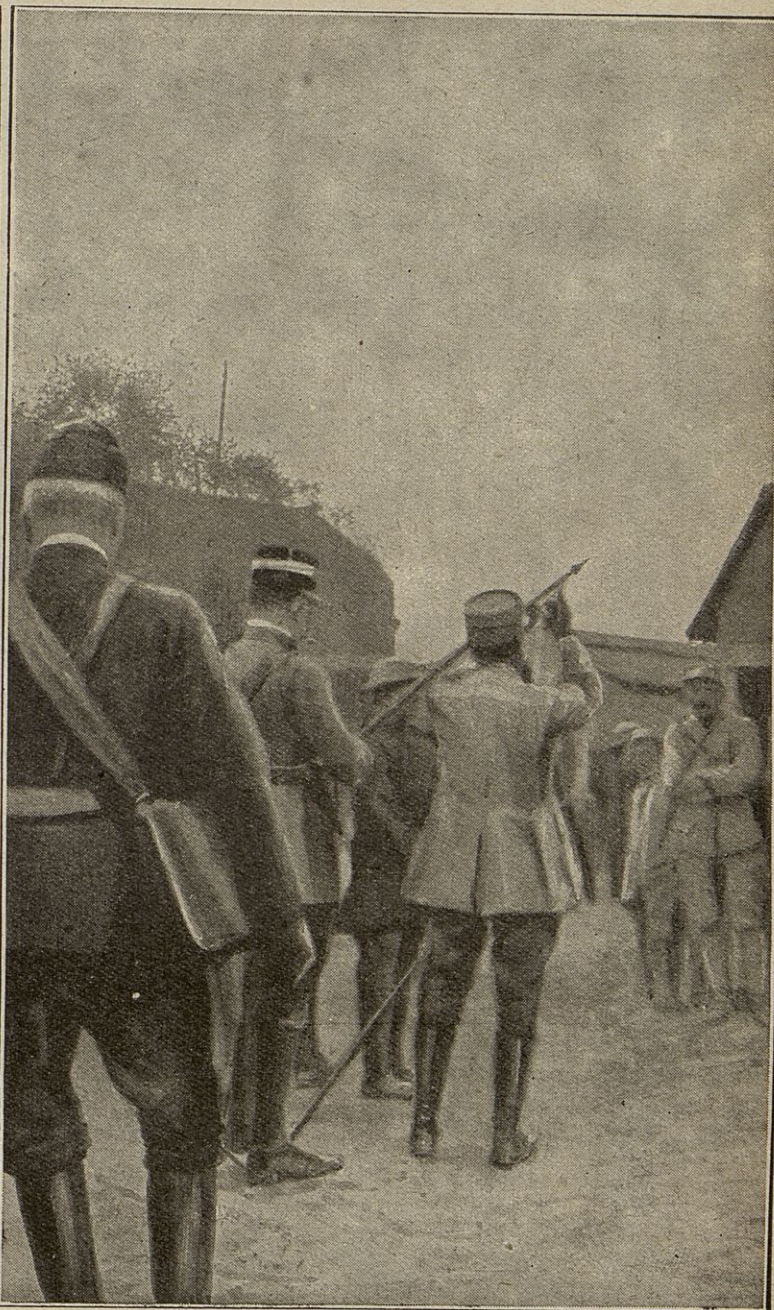
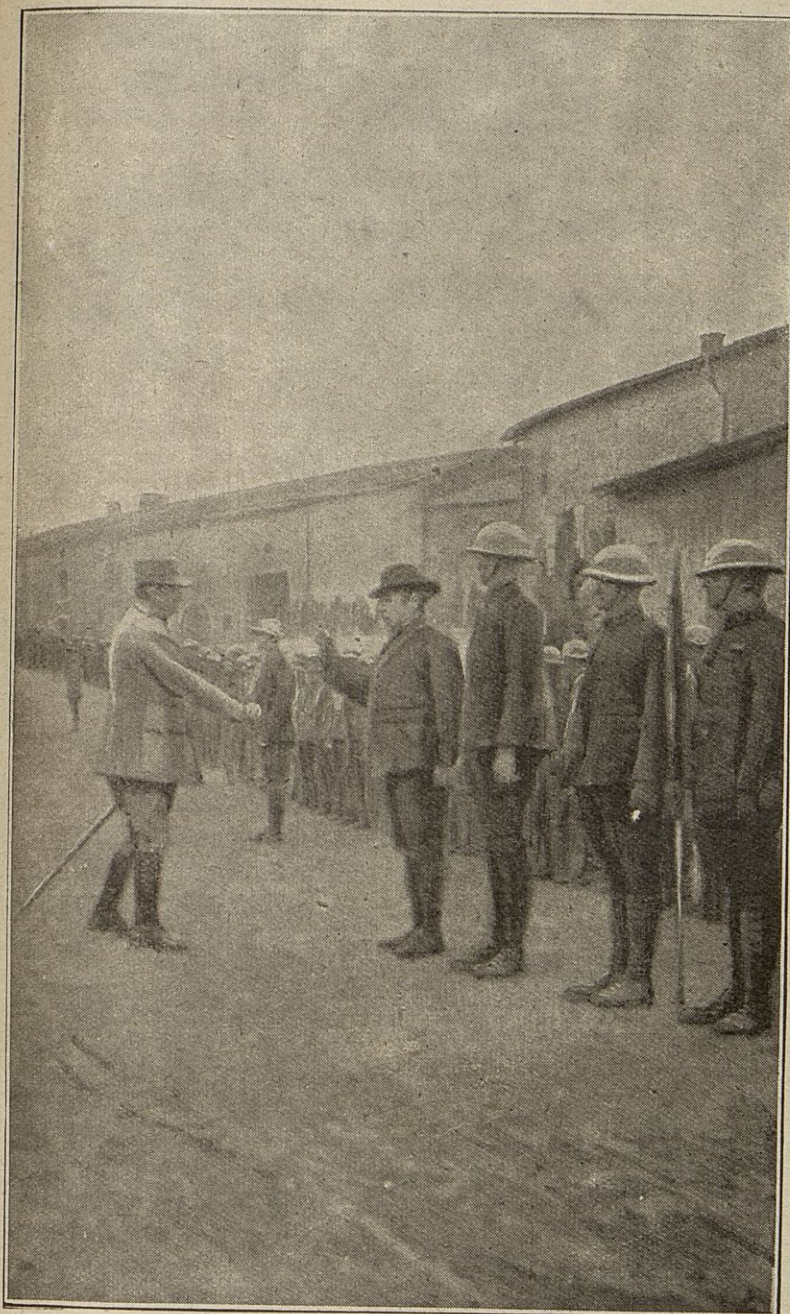


LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

SOLDATS ET DRAPEAU AMÉRICAINS DÉCORÉS



A côté des nôtres et des soldats anglais, les soldats du général Pershing ont vaillamment lutté contre la ruée des Allemands, si vaillamment que le général français commandant le secteur a remis de nombreuses Croix de guerre aux Sammies et à leurs officiers et a décoré le drapeau de l'un de leurs régiments.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE. — Le dissentiment entre Russes et Allemands continue à s'affirmer par des mesures vexatoires de la part des Boches et par des protestations de plus en plus aigres de la part des Russes. Malgré cela la pieuvre germanique continue à couvrir de ses tentacules le territoire de l'ancien empire. Le fait le plus saillant du 9 au 16 est l'annexion à l'empire allemand de la Lithuanie, par un décret du 12 mai qui, à vrai dire, qualifie cette annexion de protectorat. Le véritable esprit de cet acte se révèle dans les extraits ci-après du décret : « La Lithuanie... sera rattachée à l'empire allemand par une alliance d'une solidité éternelle, et des conventions spéciales... qui tiendront autant compte des intérêts de l'Allemagne que de ceux de la Lithuanie, et... la Lithuanie participera également aux charges de guerre de l'Allemagne. »

MACÉDOINE. — L'activité a été assez soutenue du 9 au 16 sur tout ce front. Une compagnie britannique a forcé des tranchées à l'ouest du Doiran le 8 et a fait sauter de nombreux abris où les Bulgares s'étaient réfugiés. Le 10, d'autres troupes de nos alliés, en reconnaissance sur la rive est du Vardar, mettaient en fuite un détachement ennemi. De leur côté, les Serbes ont exécuté, le 9, un coup de main dans les tranchées bulgares près de Zborski ; ils ont eu à repousser de nombreuses tentatives contre leurs positions, notamment près de Vetrenik le 7, sur le Dobropolje le 9 et le 10, et près de Zborski le 12. D'autres démonstrations de l'ennemi dans différents secteurs n'ont eu aucun succès. L'aviation alliée a exécuté de fréquents bombardements : l'aérodrome de Drama, les campe-

ments de Beranci, ceux de Serès, la gare d'Angista, les positions bulgares de la vallée du Vardar et de la Strouma ont été les principaux objectifs de ces opérations.

On annonce d'Athènes la prochaine mobilisation générale de l'armée grecque, sur le concours sincère de laquelle les alliés peuvent maintenant compter. Cette nouvelle est bien accueillie de la population qui paraît elle-même animée des meilleures intentions à l'égard de l'Entente.

PALESTINE. — Au cours des récentes opérations au nord de Jérusalem, les Anglais avaient forcé le passage du Jourdain et lancé des détachements assez importants dans la région montagneuse à l'est du fleuve : c'est ainsi que le pays jusqu'à Es-Salt était occupé. En raison de la difficulté des communications entre leur base et leurs postes avancés, ils ont décidé de renoncer provisoirement à cette occupation et se sont retirés sur le cours du Jourdain qui constitue leur nouveau front dans ce secteur. Du 30 avril au 4 mai les troupes qui opéraient à l'est du Jourdain ont fait 930 prisonniers dont 45 officiers turcs et 42 allemands, et pris à l'ennemi 29 mitrailleuses et d'autre matériel. Les pertes de l'ennemi ont été importantes. Les troupes du Hedjaz continuent à opérer avec succès contre le chemin de fer au nord de Maan.

MÉSOPOTAMIE. — A la date du 7 mai, l'avant-garde de nos alliés avait occupé Kirkuk, à 150 kilomètres de Mossoul ; les Anglo-Indiens ont, depuis, continué à repousser les Turcs qui, le 11, ont été rejetés au delà du Zab inférieur, à Alton-Leucry, ayant perdu un certain nombre de prisonniers et quelques canons. Cette campagne se poursuit dans les conditions les plus satisfaisantes.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

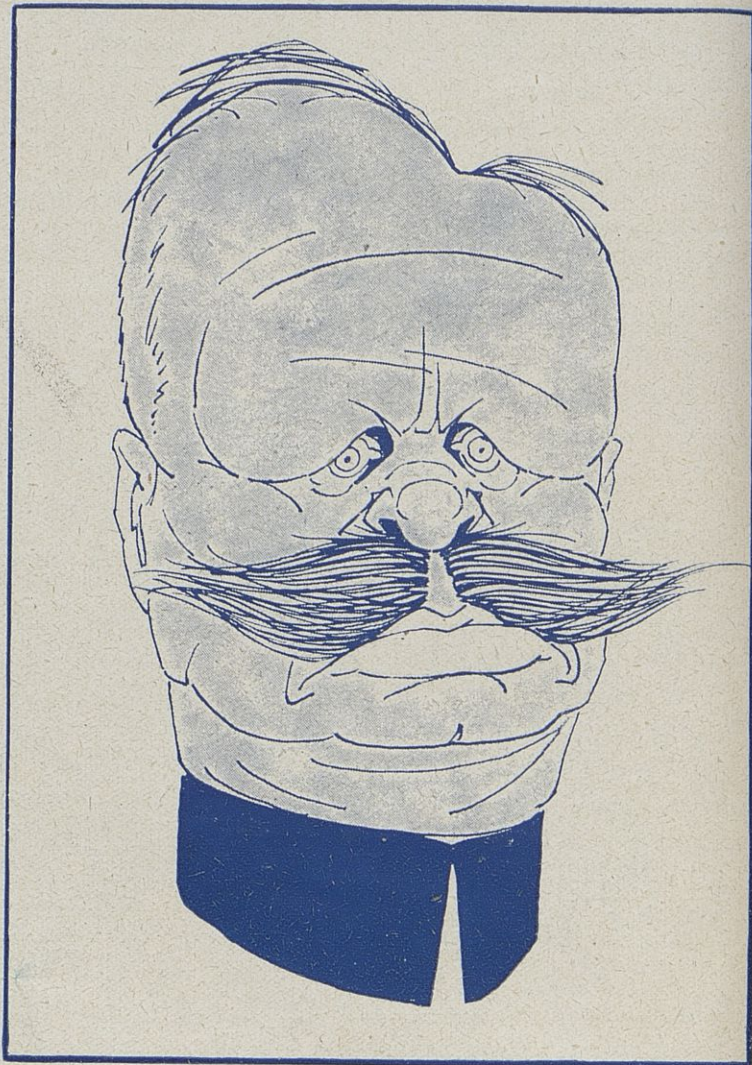
La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 187 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas de la page 8 et intitulé : « Avec nos alliés britanniques en Flandre. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



Prince EITEL DE PRUSSE.



VON MARWITZ.



VON HUTIER.



VON LINDEQUIST.

CEUX QUI MÈNENT LA RUÉE BOCHE